

dans le commandement d'amour du prochain, vient parachever l'ensemble et attester que la largeur de vue de l'A. et l'ampleur de ses horizons sont toujours au service d'une éthique exigeante et d'un engagement sans faille.

Ch. Grappe

Guido Baltes, *Hebräisches Evangelium und synoptische Überlieferung. Untersuchungen zum hebräischen Hintergrund der Evangelien*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2011, XVIII + 711 pages (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament. 2. Reihe, 312), ISBN 978-3-16-150953-7, € 99.

Au début du XX^e siècle, M. H. Segal avançait que l'hébreu rabbinique reflétait un dialecte parlé et que l'hébreu était resté langue vivante en Palestine jusqu'au II^e siècle après J.-C. au moins. Quarante ans après, une série de découvertes autour de la mer Morte confirment de façon éclatante cette hypothèse. Pour la seule période des guerres juives (70-135), nous disposons aujourd'hui de presque quatre cents documents écrits en hébreu. Il est certain que l'hébreu, ainsi que l'araméen et le grec, était activement écrit et parlé jusqu'après la seconde guerre juive. Il s'ensuit que Jésus et ses disciples ont pu s'exprimer dans cette langue, sans doute à côté de l'araméen et peut-être du grec également. Ces données historiques ont une incidence sur les recherches néotestamentaires dans la mesure où l'on reconnaît que certaines paroles évangéliques s'enracinent dans une tradition sémitique. Depuis le XIX^e siècle, on considère généralement que cette tradition était formulée en araméen, mais il est possible aujourd'hui de soutenir qu'elle l'était en hébreu (voire, dans les deux langues). Plusieurs chercheurs ont exploité les nouvelles données pour défendre cette hypothèse : on nommera par exemple H. Birkeland (*The Language of Jesus*, Oslo, 1954), J. M. Grintz, P. Lapide et, en France, J. Carmignac et C. Tresmontant. Cependant, ce genre de recherches a eu peu d'impact sur la science du NT ; les néotestamentaires continuent d'affirmer que la langue de Jésus était l'araméen.

Dans le présent ouvrage, thèse de doctorat préparée à Dortmund sous la direction de Rainer Riesner, l'A. entend à son tour contribuer à l'approche des évangiles à travers l'hébreu. Le premier chapitre est consacré à l'état de la recherche sur l'arrière-plan sémitique des traditions évangéliques et sur le contexte juif du NT. Le deuxième chapitre retrace l'histoire de la recherche sur une question précise, à savoir la possibilité d'intégrer l'« évangile hébreu » dont parlent certains Pères de l'Église dans une théorie des évangiles synoptiques. Les chapitres 3 à 6 proposent des études de péricopes choisies : Jean-Baptiste (Mt 3,1-6 //), la controverse autour de Belzéboul (Mt 12,22-32 //), la parabole du serviteur impitoyable (Mt 18,21-35) et la préparation de la Pâque (Mt 26,17-20) ; pour chacune de ces péricopes, l'analyse philologique aboutit à une rétroversion en hébreu du texte de base. Un dernier chapitre fait le bilan des chapitres analytiques.

Il faut saluer le courage, pour un jeune néotestamentaire, de s'attaquer à une question interdisciplinaire de ce genre. L'A. ne manque pas de sérieux : la bibliographie de plus cinquante pages en témoigne. Les histoires de la recherche sont conduites patiemment. Les chapitres exégétiques mettent à contribution des études sur la littérature intertestamentaire autant que les commentaires du NT. Néanmoins, il semble peu probable que l'ouvrage saura s'imposer de la même manière, par exemple, que le *Aramaic Approach* de Matthew Black (1946) ou le *Wandering Aramean* de Joseph Fitzmyer (1979).

Si l'hypothèse postulant qu'une tradition hébraïque se trouve à l'arrière-plan des synoptiques est intéressante, elle n'est pas défendue ici avec tout le savoir-faire nécessaire. La présentation des données hébraïques qui forment le point de départ de la démarche est faite entièrement de seconde-main. Les questions épineuses du grec sémitisé des évangiles sont traitées de façon fantaisiste et sans réelle compréhension des facteurs qui entrent en jeu. Enfin, la reconstruction du texte hébreu des péripécies choisies prête le flanc à la critique : il s'agit d'un mélange malheureux d'hébreu biblique et d'hébreu mishnique, sans parler des erreurs de ponctuation et de syntaxe. Il est possible que l'effort de renouveler la question synoptique porte ses fruits, mais si c'est le cas ce ne sera pas grâce au travail philologique ici fourni.

Le mérite de cet ouvrage est d'avoir mis la question de l'« évangile hébreu » à l'ordre du jour et d'avoir fourni quelques éléments initiaux permettant de l'aborder. Il incombera à d'autres d'argumenter l'hypothèse de façon convaincante et de montrer le gain exégétique qu'on peut en espérer.

J. Joosten

Eve-Marie Becker, Anders Runesson (éd.), *Mark and Matthew I. Comparative Readings : Understanding the Earliest Gospels in their First-Century Settings*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2011, ix+491 pages (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament, 271), ISBN 978-3-16-150837-0, € 139.

Premiers fruits d'une collaboration nouée entre les Universités d'Aarhus au Danemark et McMaster au Canada en vue de proposer une nouvelle approche pour l'étude des évangiles selon Marc et Matthieu, le présent volume contient les actes d'un colloque qui s'est tenu en 2008.

Après une introduction qui met l'ouvrage en perspective, une première partie propose deux états de la recherche, l'un consacré aux monographies portant sur *Marc* dans les années 2000 à 2009 (C. Breytenbach), l'autre aux études dévolues à *Matthieu* depuis 1985 (D. Sim). Une deuxième partie s'attache à des questions de critique textuelle et de linguistique. B. Aland fait valoir que les variantes entre les manuscrits ne sont pas imputables à une démarche profondément pensée mais au caractère faillible des copistes. Dans le même sens, T. Wasserman insiste sur le fait que, si la reconstruction du texte originel demeure une « impossible possibilité », il ne faut pas pour autant sous-estimer la ténacité de la tradition textuelle. Enfin, S. Porter plaide pour que les travaux inspirés par la linguistique récente soient davantage pris en compte. La troisième partie porte sur la date et le genre des deux écrits. E.-M. Becker estime que, en termes de chronologie relative, *Matthieu* est postérieur à *Marc*, qu'il entend essentiellement compléter. D. Aune tend à ranger *Marc* parmi les biographies gréco-romaines, à ceci près qu'il en parodierait le genre. La quatrième partie s'attache à la localisation socioreligieuse des deux écrits. S. Freyne propose de lire *Marc* et *Matthieu* comme deux œuvres adressées successivement aux juifs et aux païens de la Galilée et du sud de la Syrie. M. Høring Jensen, qui n'envisage pas une telle provenance, estime en revanche que les situations de rejet liées à l'appel et à la vocation s'expliquent fort bien dans le creuset galiléen. L. Youngquist défend une continuité entre *Matthieu* et la source Q et voit en cet évangile une expansion de Q plutôt que de *Marc*. W. Baxter se concentre sur la métaphore du berger et estime que *Marc* et, plus encore, *Matthieu*, en font un usage non sans lien avec l'espérance juive d'une restauration nationale. La cinquième partie traite de conflit et de violence. W. Carter pense que le conflit de *Matthieu* avec la Synagogue doit